L'enceinte de la cité subit, elle aussi, de profondes transformations avec l'arrivée des Portugais. Entre sa construction en 1287 et sa réfection en 1458, les techniques d'assaut avaient été complètement transformées par l'apparition des canons. Aussi la défense de Qaṣr al-Ṣaġīr fut-elle modifiée, comme toutes les places médiévales d'Occident et d'Orient. La muraille musulmane fut réduite de hauteur et renforcée à sa base. Les tours, elles aussi abaissées, furent comblées. Sur les boulevards ainsi constitués pouvaient être mis en place des batteries de canons, tandis que des bastions, établis à l'emplacement des anciennes portes interdisaient, par des tirs de flanquement, l'approche de la ville par l'ennemi.

La modification des autres bâtiments publics témoigne également qu'une autre page de l'histoire de Qaṣr al-Ṣaġīr a été tournée : la mosquée principale est convertie en église et le hammam en prison, ou en arsenal.

C. Redman a tenté d'améliorer les méthodes d'investigation de l'archéologie traditionnelle, pour saisir l'histoire globale de la ville. Parmi les initiatives intéressantes en ce domaine, signalons-en deux. D'après les données de la fouille, le pourcentage des édifices publics pouvait être évalué à 26 %, celui des aires ouvertes (rues et places), à 24 % et celui des installations privées, à 50 %. Or, dans toute fouille de ville, les édifices publics, plus solidement construits, se désignent d'eux-mêmes aux investigations. Aussi Redman a-t-il établi deux notions : « estimate based on judgement excavation » et « estimate based on excavations selected by probability sample ». C'est en fonction de cette deuxième notion qu'il a corrigé les pourcentages cités plus haut : si les espaces extérieurs ne sont guère modifiés (27 % au lieu de 24 %), les constructions publiques sont ramenées de 26 % à 3 % et les installations privées portées de 50 à 70 %. La physionomie de la ville est profondément modifiée par cette correction, dont les principes restent cependant un peu flous.

Plus évident a été le souci d'étudier, parallèlement à la fouille, les communautés environnantes : l'observation de leurs modes de vie et des objets qu'elles utilisent encore quotidiennement, ont été d'un grand secours aux chercheurs américains, pour leur permettre de comprendre la fonction des structures et des objets qu'ils découvraient.

Fidèle à l'habitude américaine, la bibliographie exclut presque totalement les articles et ouvrages en langue française, et quand l'un d'entre eux est cité, c'est de façon erronée : il faut corriger Robert Richard en Robert Ricard (*Les facteurs portugais d'Andalousie*).

Monique KERVRAN
(C.N.R.S., Paris)

Jacques REVAULT, Lucien GOLVIN, Ali AMAHAN (Jean-Paul ICHTER et Marie-Christine FROMONT), *Palais et demeures de Fès, I : Epoques mérinide et saadienne (XIVe-XVIIe siècles)*. Paris, C.N.R.S., 1985. In-4°, 240 p., 95 ill. n. et b. et 3 ill. coul. h.-t.

Sous une présentation désormais familière, le C.N.R.S. vient d'éditer un nouvel et luxueux ouvrage consacré à l'architecture domestique islamique, celle de la ville marocaine de Fès. Comme

BCAI 4 (1987) J. Revault, L. Golvin, A. Amahan (J.-P. Ichter et M.-C. Fromont): Palais et demeures de Fès. I. Époques mérinide et saadienne (XIVe-XVIIe siècles), recensé par M. Kervran
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

ceux qui l'ont précédé, cet ouvrage est le fruit d'un travail d'équipe, dont chacun des co-auteurs s'est intéressé à un aspect particulier de la construction ou du décor de ces demeures.

J. Revault ne pouvait trouver meilleure introduction à l'étude de ces maisons qu'une description précise des conditions et des moyens mis en œuvre pour leur construction. Documents anciens et observations des traditions conservées jusqu'à nos jours permettaient cette description fidèle. Le futur propriétaire recrutait lui-même les divers artisans intervenant dans la construction de sa maison, commandant lui-même les matériaux dont ils auraient besoin. Tout au plus faisait-il parfois coordonner les travaux par un maître maçon ou un maître menuisier.

De longues théories d'ânes chargés de paniers apportaient ces matériaux à pied d'œuvre : les briques de Fès Jdid et du Mellah, où les fours se trouvaient à proximité des carrières d'argile de Dahar Mahrès; les pierres, la chaux et le sable, des carrières qui bordaient la ville au nord, et d'el-Makta'; le bois, indispensable aux échafaudages, au chaînage des murs, mais surtout aux charpentes, portes, fenêtres, balustrades. Il provenait, déjà débité, du Souq Nejjarine. Coupés dans les forêts du Moyen Atlas, chênes et cèdres avaient été vendus hors des remparts, à Bab Guisa.

L'approvisionnement en eau ne posait guère de problèmes, le site de Fès étant abondamment irrigué par des sources et des cours d'eau. Les citernes n'étaient pas nécessaires. Les fondations, atteignant généralement le sous-sol rocheux, étaient formées d'une couche de chaux vive, puis de couches alternées de terre et de chaux tassées. Au-dessus étaient montés les murs. Ceux des maisons suburbaines étaient élevés en *merkes* (mélange de gravier et de chaux) ou en *ṭabîa* (mélange de terre et de chaux), tassés dans des coffrages de planches. Ces murs avoisinaient la largeur d'un mètre. En ville, moins épais, ils pouvaient être construits, partiellement en pierres, mais le plus souvent en briques. Des chaînages de bois enduit de plâtre les renforçaient parfois. Pour en obtenir une plus grande résistance, on préparait le mortier plusieurs mois avant son utilisation et on le laissait « fermenter ».

A partir du premier étage, les maçons cédaient le pas aux charpentiers, qui établissaient le premier plancher, en encorbellement sur l'aplomb de la façade. Une couche de mortier, puis de terre, assurait le soubassement du carrelage. La largeur du mur était réduite du premier étage jusqu'à la terrasse, où étaient aménagés les écoulements d'eau. Le gros-œuvre était terminé.

Alors intervenaient les métiers d'art : peintres, graveurs sur stuc, céramistes, et surtout, décorateurs sur bois : peintres, tourneurs, sculpteurs. C'est à ces dernières professions, à leur organisation, à leur outillage et à leurs techniques que J. Revault consacre la fin de ce premier chapitre (p. 25 à 31).

Dans le chapitre suivant, L. Golvin décrit la technologie et la mise en œuvre de la céramique : celle de construction et celle d'ornement, c'est-à-dire les briques, les tuiles et les *zellij*.

Tributaire de l'étude déjà ancienne, mais fort bien documentée, d'Alfred Bel (*Les industries de la céramique à Fès*), cet exposé, clairement illustré de schémas techniques, est nourri d'observations encore actuelles. Les carrières de terre à briques, situées à proximité des anciennes, sont aujourd'hui exploitées, les unes, de façon artisanale, les autres au moyen de machines modernes. L'argile extraite pour la fabrication des briques est une marne d'un gris bleuté appelé *ṭîn*, tandis que d'autres filons, d'argile jaune et plus légère, sont préférés par les potiers. La fabrication des

BCAI 4 (1987) J. Revault, L. Golvin, A. Amahan (J.-P. Ichter et M.-C. Fromont): Palais et demeures de Fès. I. Époques mérinide et saadienne (XIVe-XVIIe siècles), recensé par M. Kervran
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

zellīj réclame, quant à elle, le mélange des deux argiles. Le malaxage et la première étape de fabrication, c'est-à-dire la mise en forme, des *zellīj* sont identiques à ceux des briques de construction. Mais les fours destinés à la cuisson des unes et des autres sont différents. En outre, l'émaillage des premières, puis leur taille en forme de motifs décoratifs divers, rend leur fabrication beaucoup plus complexe.

La technique de fabrication et d'assemblage des *zellīj* est, à Fès, conforme à la tradition andalouse, avec une plus grande richesse de tons. Cet art décoratif polychrome n'est pas apparu, en Espagne, avant le XIIIe siècle. Rappelons que c'est au milieu du XIIe siècle qu'il est, pour la première fois attesté en Iran du Nord. Aussi, comme pour bien d'autres thèmes architecturaux ou décoratifs de l'art islamique, peut-on se demander s'il y a eu influence des provinces orientales sur celles de l'occident ou si l'évolution s'est produite, en même temps, aux deux extrémités du monde musulman.

Fès a, depuis le Moyen Age, été le plus grand centre de céramique d'art du Maroc. Fournissant toutes les autres cités du royaume, elle n'a pu être égalée, à l'époque naṣride, que par Grenade. On ne peut que s'émerveiller qu'elle ait su conserver une tradition décorative d'un prix exorbitant, et cela grâce à un mécénat, officiel ou privé.

Largement informé sur les matériaux de construction et les éléments du décor, le lecteur est à même de mieux comprendre les monuments présentés au troisième chapitre de l'ouvrage. Leur description, un peu succincte, est heureusement étayée de plans, de coupes et de photographies.

L'époque mérinide fut l'une des plus brillantes de la ville de Fès. Une relative stabilité politique amena une prospérité économique favorable à l'embellissement de la ville, par des bâtiments somptueux, publics ou privés, très marqués par l'influence de l'art andalou, introduit au Maroc par les Mérinides. « Evoquant le règne d'Abū Rabī^c^ (708-719 H / 1308-1310 J.-C.), Ibn Khaldûn écrit : ' le règne de ce prince fut une époque de bonheur, de paix et de prospérité pour tout l'empire. On acheta des immeubles avec tant d'empressement que le prix en augmenta prodigieusement de sorte qu'à Fès, beaucoup de maisons se vendirent chacune mille dinars d'or monnayé. Tout le monde se mit à bâtir de grands logements, à élever des palais en pierre et en marbre et à les orner de plaques de faïences et d'arabesques ' » (p. 78).

De cette brillante architecture, il ne reste malheureusement pas grand chose. La terrible crue de l'Oued Fès, en février 1325, au cours de laquelle plus de mille maisons furent détruites, peut l'expliquer, au moins partiellement. Aussi, la description, faite dans cet ouvrage, de la demeure mérinide, est largement tributaire des sources narratives et diplomatiques, moins de l'observation des vestiges archéologiques : les dernières demeures mérinides, identifiées ou décrites au début du siècle, avaient disparu en 1978, date à laquelle débuta la présente enquête. Aussi, deux études anciennes sur ces maisons, celles d'Alfred Bel et celle de B.A. Maslow et H. Terrasse, ainsi qu'une autre, consacrée au palais d'el-Eubbad, à Tlemcen, permettent-elles d'imaginer ce que fut la maison mérinide. Assez semblable à la maison grenadine, ses façades sur cour, analogues à celles des *madrasa*s marocaines contemporaines, lui confèrent son originalité. L'accès à la cour carrée se fait par une entrée coudée. Sur trois côtés, une galerie sur piliers, à trois arcs de façade, précède les chambres, larges et peu profondes. Sur le troisième côté, la chambre ouvre

BCAI 4 (1987) J. Revault, L. Golvin, A. Amahan (J.-P. Ichter et M.-C. Fromont): Palais et demeures de Fès. I. Époques mérinide et saadienne (XIVe-XVIIe siècles), recensé par M. Kervran
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

directement sur la cour. Le même portique à trois arcs, poursuit, à l'étage, sur une façade, l'élévation du rez-de-chaussée. Le bois ouvragé et les mosaïques de faïences, joints au plâtre sculpté, recouvre les murs d'un décor foisonnant.

Les dars Sfaïria, Caïd bel Hassen et Zouiten, même s'ils sont chronologiquement postérieurs à l'époque mérinide, peuvent encore être considérés comme des demeures mérinides. Les six autres demeures présentées ont conservé, à l'époque saadienne, l'esprit de l'époque antérieure : « ... les rares témoins de l'architecture domestique [mérinide] à Fès, attestent les principes bien définis que nous retrouverons, conservés en grande partie, dans les maisons plus récentes, jusqu'au début du XIXe siècle, persistance assez extraordinaire d'une tradition qui avait, dès le XIVe siècle, atteint une sorte de perfection. On est alors amené à se demander si cette parfaite adaptation est le fruit d'une lente évolution guidée par des impératifs socio-culturels, ou s'il s'agit, plus simplement, d'une transplantation pure et simple de concepts architecturaux en vogue à Grenade » (p. 79).

L'ouvrage se termine sur un glossaire franco-arabe très complet (11 pages), reprenant tous les termes relatifs à la maison et à sa construction. Ce glossaire confirme le projet de l'ensemble de l'ouvrage : présenter l'architecture domestique traditionnelle d'une ville, non sous l'angle de ses principes, mais sous celui de sa réalité concrète, celle de sa construction. Démarche encore possible dans un pays de tradition, comme le Maroc, et capable d'éclairer certaines techniques de construction de pays sans mémoire et aux traditions mortes : celles des régions arabes du Golfe persique, par exemple, à l'architecture domestique desquelles a été consacré un certain nombre d'études, ces dernières années.

On regrette parfois, dans cet ouvrage, un certain manque d'unité, voire une certaine dispersion de l'information, qui amènent à des redites ou à des lacunes. Parmi les lacunes, on notera que l'art des sculpteurs sur stuc n'est qu'à peine évoqué, tandis que celui des sculpteurs sur bois et celui des mosaïstes de faïence sont largement décrits. Au nombre des redites, on regrettera que les sources narratives et documentaires ayant servi à cette étude n'aient pas été regroupées et classées. L'évocation des métiers, ceux surtout se rapportant au travail de l'argile, se répète parfois, du 1er au 2e chapitre. Enfin, les notices donnant la situation et l'historique des maisons étudiées dans le chapitre 3 auraient dû être intégrées aux monographies de ces maisons.

Monique KERVRAN
(C.N.R.S., Paris)

Slimane-Mostafa ZBISS, *La médina de Tunis*. Tunis, Institut national d'archéologie et d'art, 1981, Notes et documents, 3e série - VI, 54 p., en arabe et en français.

Tunis n'est connue en tant que ville qu'à la fin du VIIe siècle A.D., lorsque le gouverneur arabe Hassan Ben Noomâne aménage la bourgade antique en cité. D'un urbanisme sommaire, elle prit forme par la construction de remparts autour du camp militaire qui ménageait en son

BCAI 4 (1987) J. Revault, L. Golvin, A. Amahan (J.-P. Ichter et M.-C. Fromont): Palais et demeures de Fès. I. Époques mérinide et saadienne (XIVe-XVIIe siècles), recensé par M. Kervran
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net